



PASCAL BLANCHARD

« NOUS VIVONS UN TEMPS POSTCOLONIAL...
ET NOUS L'IGNORONS! »

Malaise dans la civilisation : que voulons-nous pour l'Europe en général et la France en particulier ? Des régimes autoritaires dont l'Histoire du XX^e siècle prouve qu'une fois au pouvoir, leur arbitraire n'a plus de limites ? Des régimes basés sur la rationalité et traitant simultanément des conflits extérieurs, de la sécurité intérieure, de l'éthique des grands médias dans leur traitement des attentats, d'un « plan Marshall » pour les banlieues, d'une reconnaissance des talents issus des minorités visibles, etc. Nous sommes à un tournant crucial du devenir de notre société, d'où la nécessité absolue d'analyser lucidement les causes et les problématiques en jeu. Pascal Blanchard (et quelques autres auteurs), dans son dernier opus *Vers la guerre des identités ?* aux éditions de La Découverte, propose une grille de lecture extrêmement stimulante. Rencontre.

ENTRETIEN AVEC PASCAL AMEL

Pascal Amel | Quelle fut la représentation – d'un point de vue racial, économique, culturel, symbolique, « exotique »... – des « indigènes » des colonies de la France ? Quels furent les points d'orgue de cet imaginaire ?

Pascal Blanchard | Alors que l'immigration « exotique » n'a pas encore commencé en France, les Français découvrent pour la première fois en métropole, à partir des années 1870, des « indigènes », un terme « non-juridique » qui désigne alors l'ensemble des peuples considérés par l'Europe comme « colonisables », et *de facto* « inférieurs » juridiquement. Ils sont exhibés dans des spectacles ethnographiques ou des villages coloniaux dans les grandes expositions officielles ou privées. Ce que l'on appellera plus tard des « zoos humains » va constituer le premier point d'orgue de cette image de l'« exotique » colonisé et celui-ci est alors réduit à l'image du « sauvage ».

Ces manifestations se multiplient au tournant du siècle et connaîtront un large succès jusqu'au milieu des années 1920 avec les fameux « villages noirs », « nègres », ou « sénégalais » qui vont être présentés dans plus de 80 villes françaises. Une hiérarchisation des « races » relayée par la presse de l'époque, les romans populaires, mais aussi les cartes pos-

tales ou les affiches coloniales, et qui va s'imposer pas à pas dans les imaginaires du temps. Des images, codées à l'extrême, mettent en scène colonisateur et colonisé. Les visages en gros plan des personnages noirs, par exemple, insistent sur les stéréotypes raciaux et accentuent l'altérité. Les caractéristiques physiques, caricaturées, sont associées à l'idée d'infériorité, soulignée par le langage « petit nègre », signe « évident » de l'incapacité des Noirs à assimiler la culture française. Pour les Maghrébins, les images mettent en avant le « nez sémitique », le visage en partie caché, l'aspect « fourbe » ou l'érotisme des « mauresques » offertes au regard des colonisateurs. L'Asiatique est toujours représenté en « masse grouillante », mais également à travers une culture (qu'illustre le temple d'Angkor Vat), susceptible de danger et de révolte, et que la France a su « dominer ». L'Antillais, le Polynésien ou le Kanak occupent des espaces figuratifs aux marges, et occupent chacun des espaces dédiés : l'assimilé mais folklorique, le figurant du paradis ou le sauvage cannibale. Tous ces éléments constituent des récurrences fortes. On les retrouve tout au long de l'histoire coloniale, mais ils se fixent au cours de ces années fondatrices.

Un second point d'orgue s'affirme au milieu de l'entre-deux-guerres. La publicité à cette époque prolonge ce regard et s'affirme comme le miroir de l'évolution des archétypes sur les populations colonisées. Après la vision racialisée de la période de

À VOIR

Jacques Chirac ou le dialogue des cultures
Musée du Quai Branly, Paris
Du 21 juin au 9 octobre 2016

Zoos Humains. L'invention du sauvage
La Cité Miroir, Liège
Du 17 septembre au 23 décembre 2016

conquête, après la période propagandiste de l'entre-deux-guerres, l'iconographie d'après 1945 développe un imaginaire neutralisé, économique à outrance, qui tente de cacher la violence des guerres coloniales qui, pendant 15 ans, vont ensanguiner l'Union française. Cette iconographie représente toutes les populations de l'Empire à travers ce qu'on peut appeler le « paradigme » de l'indigène engagé dans le développement économique de la France. Il n'est plus dans le zoo humain, il n'est plus un guerrier dans les tranchées, il est désormais sur un tracteur, pacifique, et participe à la mise en valeur de l'Empire.

Trois temps, donc, qui ont à leur manière fabriqué le mirage colonial et construit pas à pas une culture coloniale dont nous commençons à peine à décoloniser les mécanismes, dans un pays (rappelons-le) qui ne dispose toujours pas d'un musée des colonisations pour porter ce récit, raconter cette histoire, pacifier les mémoires.

La guerre et l'indépendance de l'Algérie, dont on sait qu'elles furent extrêmement violentes et meurtrières, semblent constituer un véritable trauma des deux côtés de la Méditerranée. Pensez-vous que le refoulé de ces dernières, voire leur déni, empêche le travail nécessaire de mémoire ?

La perte de l'Algérie marque la fin de l'Empire français, la fin d'un rêve de grandeur. C'est une fin *définitive*, bien plus qu'avec l'Indochine ou le Cameroun, et ce malgré la conservation des « vieilles colonies » (Guadeloupe, Martinique, Guyane, La Réunion) et la Nouvelle-Calédonie, Djibouti ou la Polynésie. C'est la preuve que la France n'est plus une « grande puissance », que l'engagement colonial était une erreur (voire un crime), que la République s'est trompée et qu'avec le drame des pieds-noirs, elle n'a pu protéger ses nationaux. La violence de l'événement se double d'une violence symbolique. Il est évident que tout cela déclenche un rejet absolu et un aveuglement total qui vont basculer immédiatement en une amnésie profonde et durable, qu'accompagnent des vagues d'amnisties sur les vingt ans qui suivront et qui trouveront leur point d'orgue avec l'élection de François Mitterrand en 1981, digne héritier sur ce registre du basculement socialiste de 1956 de Guy Mollet, l'anti-Michel Rocard.

L'incapacité à digérer le passé colonial de la France en Algérie participe-t-elle en partie à l'irruption de la xénophobie et

de l'islamophobie ambiante de la France d'aujourd'hui ?

La perte de l'Algérie française a marqué le début du déclin de la France, diagnostiqué par Éric Zemmour dans *Le Suicide français*, associé à la libération des femmes et à la « culture mai 68 ». Nous traverserions ainsi une *seconde guerre d'Algérie* (de 1995 à 2015, de Khaled Kelkal aux attentats du 13 novembre 2015 en France), dont le musulman arabo-africain serait le nouveau *moudjahid*, guerre lancinante qui aurait commencé au lendemain des accords d'Évian, après la perte de l'Indochine et l'humiliation de Suez de 1956... et se serait poursuivie dans la postcolonie. De Poujade à Le Pen, il y a plus qu'une tradition politique : une vision commune du monde, une guerre sans fin, une logique de civilisation à « défendre ».

Cette conjoncture est aussi marquée par la naissance de la troisième génération du djihad qui va trouver, dans les révoltes urbaines de l'automne 2005, une première inspiration pour imaginer des révoltes d'une tout autre nature à fomenter en Occident. Tout cela fait lien dans l'imaginaire français avec le passé colonial de la France en Algérie. Tout s'accélère d'ailleurs en 2010, avec le débat sur le voile dans les lieux publics, le discours de Grenoble de Nicolas Sarkozy et la montée des populismes en Europe. Au Moyen-Orient, la machine s'emballe dans le même temps avec l'accélération du conflit et les Printemps arabes. Comme le précise Gilles Kepel, l'« *hystérisation du débat* » sur l'islam, dans ce contexte, est liée à l'incapacité de nos élites politiques à prendre toute la mesure des bouleversements engendrés par les Printemps arabes, conjuguée à la progression de l'islam dans les quartiers. C'est là, souligne-t-il, la conséquence d'un « *retour du refoulé colonial dans toute cette affaire* », qui se double de la « *fabrique à exclusion ethnoraciale* » que sont devenus les quartiers populaires.

Désormais, une polarisation extrêmement marquée existe entre gauche et FN sur les « difficultés pour les immigrés à s'intégrer ». Pour 81 % des répondants à un sondage, l'islam est devenu un « problème de plus en plus préoccupant dont il faut s'occuper sérieusement ». L'idéologie de l'« ennemi intérieur » rencontre l'angoisse du « déclin », comme si la France avait besoin d'un ennemi (intérieur et extérieur) désigné pour se construire.



À gauche : Julien Damoy, *Femmes Achantis, Jardin zoologique d'acclimatation de Paris, vues stéréoscopiques*. 1903.
 À droite : Vue de *Exhibit B*, installation de Brett Bailey, Centquatre, Paris, 2013.

En tant qu'historien, comment concevez-vous la transmission du passé colonial dans le présent de la société française ?

L'enjeu d'une réappropriation historique, incluant l'histoire coloniale, postcoloniale et des diasporas, est de contribuer à échapper à une guerre des identités ou des identifications. Nous n'avons pas de Jérusalem à libérer, mais une société à rééquilibrer, une mémoire à comprendre, une jeunesse à redécouvrir pour lui trouver une place dans la communauté nationale, une peur à transcender pour que l'immigration ne soit plus en marge de la citoyenneté, pour enfin assimiler les éclaboussures impériales, loin des manipulations des radicaux et de leurs actes de terreur.

D'autres se sont attelés à ce chantier, à l'image des Sud-Africains au sujet de l'Apartheid. D'autres s'y emploient aussi en Europe. La France a fait des pas, de « petit pas », sans jamais appréhender en profondeur ce passé pour le dépasser. Il est nécessaire – et c'est complexe, j'en ai conscience – de trouver le juste équilibre dans un récit national qui ne peut être une lecture univoque du passé. Il faut apprendre à métisser les regards et à décentrer les approches comme le suggère Achille Mbembe. Il faut aussi fuir la « repentance », elle ne sert à rien, comme le rappelle Alain Mabanckou. Il faut prendre conscience des discriminations issues de ce passé comme l'a démontré Ahmed Boubeker. Il faut enfin questionner les mémoires pour les relier et éviter qu'elles soient en guerre comme l'écrivent Alexis Jenni et Benjamin Stora. C'est alors que nous retrouverons le fil de l'histoire. Une histoire commune. Une histoire totale et globale. Nous avons cru que, en taisant le passé colonial, il s'effacerait. Ce n'est pas le cas. Le mouvement depuis

trois décennies vers *la guerre des identités* est aussi né de ce silence. De cet aveuglement. De cette invisibilité de l'histoire, de son caractère inaudible, de ce refus de prendre au sérieux la demande d'égalité. Un pays qui – étant le pays roi pour les lieux culturels ! – n'est pas capable de faire entrer l'histoire coloniale au musée est un pays qui se ronge de l'intérieur et qui ne peut être qu'en guerre avec lui-même.

Comment procéder pour que le « vivre ensemble » ne soit pas seulement une posture peu ou prou démagogique, un simple discours théorique, mais une réalité en actes ?

Le « vivre-ensemble » n'est pas inné, quoi qu'en disent les grands esprits et les bons princes de l'antiracisme béat. Il est nécessaire de l'enseigner, de trouver des voies de passage, d'innover dans les rapports sociaux, de fixer des garde-fous également et d'imaginer des équilibres permanents. Il est nécessaire de parler de droit et de devoir. Il est nécessaire de travailler les deux rives, celui qui arrive... et celui qui accueille. Le travail social, urbain, éducatif, comme la lutte contre les discriminations et la promotion des élites sont indispensables, alors que ces politiques publiques sont pratiquement à l'arrêt aujourd'hui. Mais il faut aussi insister sur la société d'accueil et bâtir un savoir partagé. Aujourd'hui, le fait même de parler d'immigration, de colonisation, ou d'esclavage, c'est pour certains faire du « communautarisme ». Il n'est donc pas suffisant d'invoquer les « grandes valeurs » et la laïcité – même si elles nous servent de repères essentiels –, il faut agir concrètement contre la ségrégation de territoires et de pans entiers de la population française qui peuvent basculer dans une situation

insurrectionnelle, au regard de la crise endémique que connaît la banlieue, tout en restant ferme dans le combat contre tous les radicalismes. Il est temps de décoloniser les imaginaires, notamment à travers des projets artistiques, des programmes historiques de grande ampleur ou en investissant les musées de ces enjeux.

N'est-ce pas le rôle symbolique de la culture que de lutter contre l'idée de « choc des cultures » ou de questionner le passé colonial ?

Seule la culture et les artistes, mais aussi les écrivains, peuvent ouvrir cette voie. Le monde de la recherche en France est beaucoup trop conservateur sur ces enjeux pour servir d'éclaireur. D'ailleurs, le plus souvent, ce sont des chercheurs étrangers ou des chercheurs français en poste à l'étranger qui sont des défricheurs. Alors oui, il faut suivre les pas des artistes et accompagner leur hargne à décoloniser les imaginaires. C'est pour cela que je travaille depuis une quinzaine d'années avec des artistes, des réalisateurs – je pense notamment à Rachid Bouchareb – et surtout avec de nombreux écrivains, comme Michel Le Bris, Alexis Jenni, Didier Daeninckx ou Alain Mabanckou. Ils sont nos « partenaires » naturels, et dans l'échange incessant, nous avançons ensemble face à un mur de conservatisme universitaire dont vous ne mesurez pas la puissance d'immobilisme. Le plus grand de ces symboles, le plus brillant aussi, reste Pierre Nora. Pour lui, comme il l'a expliqué à Blois au cœur des *Rendez-vous de l'Histoire*, parler du colonialisme, c'est « politique », parler de l'immigration, c'est « politique », faire le lien entre passé et présent, c'est « politique » et ce qui est « politique » est dangereux. Eh bien non, tout cela est aussi de l'histoire. De la Grande Histoire. Il ne doit plus avoir peur, mais il doit, du haut de sa grandeur de vue, regarder autrement ce passé, c'est la meilleure manière d'écrire le présent et de penser l'avenir. Sinon nous sommes condamnés à être piégés par ce passé et à vivre en « Zemmouranie ».

Sans les cantonner à cela, puisque c'est le privilège des grandes œuvres d'art d'être à la fois spécifiques et universelles, autarciques et ouvertes, dans la littérature, dans le cinéma, dans la peinture, la sculpture, la photographie, de nombreux artistes nés en France ou originaires des ex-colonies produisent de nouveaux

récits ou de nouvelles images qui interrogent avec pertinence notre conscience collective afin de permettre de mieux nous surmonter ; dans cette perspective quelles sont les œuvres qui vous paraissent caractéristiques de cette démarche ?

Plus que jamais, on perçoit dans toutes les disciplines artistiques un besoin impérieux de digérer et de réécrire le passé colonial. En France, la littérature et le cinéma sont des champs privilégiés de réflexion sur ces questions. Joseph Andras a signé un premier roman symptomatique, *De nos frères blessés*, qui sort de l'oubli l'histoire de Fernand Iveton, ouvrier et militant anticolonialiste algérien. Un écrivain comme Alain Mabanckou, qui enseigne à UCLA, apporte par ses romans une autre manière de décoloniser le passé en refusant le piège de celui-ci. Quant au cinéma, je pense notamment à Ousmane Sembène, qui réalise dès 1966 *Noire de...*, un film qui parle déjà de l'immigration et d'un « choc des cultures », mais du point de vue du migrant. Et aujourd'hui, je pense à Rachid Bouchareb et à Abdellatif Kechiche, réalisateurs majeurs du cinéma français qui ont, chacun à leur manière, mis en lumière des pans méconnus de notre histoire coloniale. *Indigènes* et *Vénus noire* sont des œuvres emblématiques ; ce sont deux films qui ont suscité pour l'un la controverse et pour l'autre l'effacement.

Dans les arts visuels, ce processus de questionnement est omniprésent, il prouve à quel point la période coloniale marque encore de son empreinte le temps présent. Les historiens de l'art ne s'y trompent pas lorsqu'ils parlent de « régime postcolonial de l'art » ou encore d'« hybridité culturelle ». La Franco-Ghanéenne Nathalie Bikoro, artiste pluridisciplinaire, pratique la « politique du corps ». Ses différents projets, pétris de références occidentales et « indigènes », explorent le thème de la décolonisation de l'histoire pour sortir du « cannibalisme postcolonial ». Cela me fait penser au spectacle corporel *Z.H.* de Bintou Dembélé qui est une pionnière de la danse hip-hop en France et qui s'empare du récit des zoos humains pour le déconstruire par son corps.

D'autres emploient l'autoportrait pour réhabiliter les figures historiques africaines, comme Samuel Fosso (série *African Spirits*) ou Omar Victor Diop qui revisite l'histoire de l'art occidental (série *Diaspora*). Une réécriture de l'histoire qui passe aussi par une quête identitaire. C'est le cas de Julien Creuzet, un Martiniquais qui inter-



Ayana V. Jackson. *Diorama*, série *Archival Impulse*. 2012, tirage pigmentaire sur papier Archive, 112 x 112 cm.
Courtesy de l'artiste et des galeries Baudoin Lebon, Paris, et Marianne Ibrahim, Seattle.

roge sa « créolisation » et son corollaire, le syncrétisme religieux et culturel. Jean François Boclé, Martiniquais lui aussi mais de l'« autre rive », travaille sur la « toxicité » de la mémoire. Ses séries s'intitulent *Outre-mémoire*, *Petit musée des horreurs coloniales*, *Banania monochrome* ou encore *Consommons racial*. Dans bien des cas, il y a un engagement, une nécessité, une forme d'activisme, même, que l'on retrouve chez beaucoup de ces artistes. Cela explique sans doute pourquoi une exposition

comme *Exhibit B* par Brett Bailey, reproduisant les zoos humains du XIX^e siècle, avait suscité une importante polémique : conçue par un artiste sud-africain blanc, elle ne pouvait échapper à sa racialisation. Cela explique aussi pourquoi les œuvres de Hassan Musa nous questionnent tant. Cela explique pourquoi le travail photographique d'Ayana V. Jackson est si fécond, si brutal, si efficace lorsqu'il parle des expositions coloniales, des djihadistes au Sahel ou du lynchage aux États-Unis. ■